

A stylized, high-contrast illustration of a woman with long, wavy red hair, wearing a blue dress, playing a violin. The background is a bright yellow with a grainy, speckled texture. The woman's face and hands are rendered in a light pinkish-red color, contrasting with the darker colors of her hair and dress. The violin and bow are dark brown.

JULIE BONNIE

C'EST TOI, MAMAN, SUR LA PHOTO ?

LE LIVRE

Julie, quarante-six ans, a fait son lit et rangé sa cuisine équipée après le départ de ses enfants pour l'école. Elle est écrivaine et musicienne et, aujourd'hui, elle a rendez-vous avec Julie, treize ans, avec sa jeunesse.

Sur les photos d'époque, ses enfants ne la reconnaissent pas. Leur mère, crâne rasé, violon en main, dans la nuit berlinoise, juste après la chute du mur. Leur mère enroulée dans un camion qui traverse les nouvelles frontières et mène aux scènes underground d'Europe de l'Est ? Inimaginable.

Et la gamine survoltée qui a la rage et hurle dans le micro, est-ce qu'elle reconnaîtrait la femme qu'elle ne pensait jamais devenir ? Ce livre, c'est le groupe qu'elles forment à elles deux. Sa musique est pugnace, douce-amère, entêtante. Dans sa lucidité, elle nous berce tous.

L'AUTEUR

Julie Bonnie, née à Tours il y a quarante-six ans, a déjà eu plusieurs vies. Une vie de bonne élève de bonne famille. Une de tournées punk-rock en camion et de scènes alternatives dans toute l'Europe. Une vie de mère, et une d'auxiliaire en puériculture pendant une dizaine d'années. Une vie d'auteure de chansons, de livres pour la jeunesse et de romancière à présent. Son premier livre, *Chambre 2*, lui a valu le prix du roman Fnac et une adaptation au cinéma. Avec *C'est toi, maman, sur la photo ?* elle part sur les traces de l'adolescente déjantée qu'elle a été.

Julie Bonnie

C'est toi,
maman,
sur la photo ?



11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Pour Nic, Justine et Félix,
Pour Ben Bernardi.

La route défile et l'hypnotise, les marques fluorescentes au sol, un jeu vidéo de nuit. Il n'y a plus un bruit dans le bus. Ils ont terminé l'alcool, la cocaïne, l'herbe. Chacun a fini par gagner sa couchette. Jamais elle ne pourra s'endormir, assise à l'avant, au-dessus du conducteur russe qui l'observe du coin de l'œil, dans le rétro. Elle a les pieds posés sur la balustrade, ses Doc Martens noires déjà bien vieilles sont ornées de traces blanches que la neige a dessinées. Les dreadlocks rouges sont relevées en un gros chignon. Elle est jeune et jolie, même si l'enfilade de nuits sans sommeil a marqué ses yeux de cernes foncés. Elle note qu'elle n'a plus peur, que l'angoisse l'a quittée. Ici, dans ce tour-bus qui parcourt l'ancienne Allemagne de l'Est, elle se sent parfaitement heureuse. Elle se trouve là où elle doit être. Tous les soirs, avec son groupe qui assure la première partie des Inch, elle mène la vie dont elle rêve. Le moment est parfait. Elle a sauté sur scène pendant trente minutes, devant un public devenu sombre – de la scène, on ne distingue plus les visages. Son violon dans les mains, hurlant au micro, déversant un mélange de bonheur et de colère, persuadée, chaque soir, d'être la violoniste d'un grand groupe. Le bruit assourdissant et cotonneux qui résonne à ses oreilles, familier maintenant, c'est le bourdonnement qui suit les concerts. Deux heures et demie de musique à volume extrême, auxquelles on ajoute

quelques heures de fête et d'excitation. Ce sont les tympanes qui saturent. Ils n'en peuvent plus, ne veulent plus recevoir le moindre son.

Elle a vingt et un ans, nous sommes en 1993. Le mur de Berlin est tombé il y a quatre ans à peine, les Inch étaient coincés de l'autre côté. Ils reviennent en héros, jouer pour ceux que l'on appelle les « ex-Allemands de l'Est ». Halle, Dresde, Potsdam, Rostock... Dehors, la neige épaisse recouvre un drôle de désert. Des kilomètres et des kilomètres de blancheur lactée. Le long de la route, les vestiges de la RDA. Des usines en brique, désaffectées, fantômes gigantesques et inutiles, jalonnent la route. Il n'y a rien d'autre. Elle a le sentiment de rouler sur la lune, l'impression d'être seule au monde, emmenée par ce bonhomme au sourire troué, qui conduit en plissant les yeux, travailleur étranger au groupe, loué avec le camion, qui regarde les musiciens traverser leur vie d'excès, sans que l'on puisse détecter la moindre émotion sur son visage. À très bas volume, il écoute la radio, le nouveau tube de Whitney Houston, « I Will Always Love You ». Il chantonne avec elle. Sans doute a-t-il hâte de rentrer chez lui, de retrouver sa femme et ses enfants. C'est son boulot. Derrière lui, la jeune Française aux manières de mec, jambes écartées, regard flou, haleine alcoolisée. La jeunesse est perdue. Après chaque concert, dans la nuit, il prend la route, les berce jusqu'au suivant. Il trouve leur musique inaudible.

Cette nuit, elle ne sait pas où elle va. Elle ne sait jamais où elle va, ni où elle est. Elle descend du bus lorsque le chapiteau est monté, elle fait la balance avec son groupe, Myosotis, aux côtés de Clarisse, Sylvestre, Ben et Rod, ses acolytes. Elle attend. Puis son groupe monte sur scène juste avant les Inch, juste avant les stars. Son corps est parcouru de spasmes intenses et grandioses. Un moment solennel et dérisoire. Ensuite, elle

rentre dans le tour-bus, au volant duquel l'homme impassible roule toute la nuit, jusqu'au prochain chapiteau, et ainsi de suite.

Pour les Inch, c'est une tournée triomphale. Tous les soirs, le chanteur-violoniste se suicide sur scène. Il sort un pistolet factice, se tire une balle dans la tête en croquant une pastille d'encre rouge, qu'il crache en hurlant dans le micro. Le liquide écarlate éclabousse le sol. Le public mugit, en catharsis. Puis les distorsions des violons et du violoncelle déchirent les conduits auditifs, à hauteur de la douleur suicidaire. Les fumigènes toussent leur brume opaque à l'odeur de barbe à papa. La sueur, le bruit, le sang, la peine. Une élévation. Elle n'en loupe pas une seconde, cachée dans la coulisse, fascinée. Idoles de l'enfer, ou de la colère, ou de la guerre. L'énergie est violente. Une jeunesse écartelée, une bombe qui explose, en public, chaque soir.

Les traits fluo du bitume se rejoignent, elle ne distingue plus grand-chose, sa vision se trouble. Le manque de sommeil sans doute. Se rend-elle compte de ce que son sang charrie ce soir-là ? Ce scintillement assourdissant qui l'envahit la plonge au paradis artificiel. Un musicien s'extrait en grognant de sa tanière pour se rendre aux toilettes. Slip à l'ancienne, il marche de travers. Il est maigre et sa peau est bistre sous les tatouages verts et géométriques. Est-ce le roulis de la route qui le déséquilibre ? Il s'accroche à tout ce qu'il peut afin de descendre les quelques marches. Il a l'air misérable, le visage bouffi, les côtes saillantes. Elle veut être comme lui, dans cette autre dimension, pour toujours. Elle ne comprend pas, que, dans cet état, on ne vieillit pas.

Des flocons tombent du ciel, anachroniques. Des flocons rock'n'roll, on n'a jamais vu ça.

Aujourd'hui, je viens de faire mon lit, ranger ma cuisine équipée. Les enfants sont partis pour l'école et je me mets au travail. Je suis écrivain et musicienne. J'ai quarante-six ans. La jeune fille dans le tour-bus, c'est moi. Ou plutôt, c'était moi. Elle me paraît loin, et pourtant, les images, les sensations, les espoirs sont encore vifs.

Je ferme les yeux et j'essaie de me rappeler. Je ne veux pas chercher la vérité, ni les listes exhaustives, ni les couleurs exactes. Je veux seulement fouiller mes souvenirs. Que me reste-t-il de ces années ? Qui était cette gamine survoltée qui sautait partout sur scène ? Je me sens si loin d'elle. Pourtant, je ne veux pas l'oublier, parce que son énergie, même un tantinet désespérée, même désordonnée, même comique, me manque souvent aujourd'hui. J'aime la convoquer, pour qu'elle pose son regard insolent sur mon présent. Cette histoire, c'est l'histoire d'un groupe, c'est l'histoire de ma jeunesse. Quand perd-on la jeunesse ?

Mes enfants ne me reconnaissent pas sur les photos de l'époque. Et pas seulement parce que j'ai le crâne rasé, ou des dreadlocks rouges, ou que je hurle dans un micro, mon violon dans les mains, en pantalon de cuir et soutien-gorge, ou que je pose en compagnie de trois gars tatoués et percés, ce qui, à l'époque, était assez rebelle, ou que je suis au fond

d'un camion d'un autre âge, en collant panthère. Non, ils ne me reconnaissent pas parce que j'ai vieilli, ce qui ne devait pas m'arriver.

La jeune fille dans le tour-bus a oublié de penser à l'avenir. Cet inexorable qui vous attrape par les douleurs de dos, la fatigue, les insomnies. La jeune fille du tour-bus ne reçoit pas de factures, ne se lève pas au milieu de la nuit pour consoler un enfant malade.

Depuis la tournée sur les routes enneigées, j'ai eu plusieurs vies, plusieurs métiers, un amour, des enfants, des années de psy, j'ai maigri, puis regrossi, j'ai fait une dépression, j'ai hurlé, j'ai gigoté, je me suis battue, j'ai toujours fini par payer mon loyer, de justesse, j'ai agi avant de réfléchir, j'ai créé des psychodrames, j'ai été coupée en deux par l'angoisse. Dans l'agitation frénétique, un pas en avant, dix pas de côté, cinq en arrière, trois de travers, deux qui s'enfoncent, je suis arrivée à quarante-six ans.

– C'est toi, maman, sur la photo ?

Je ne sais pas. Oui, j'imagine. Au moins une partie de moi. Si je me penche sur les images, j'ai envie de rire. Oui, c'est moi, et l'aventure valait le détour, quand on y pense.

Je me rappelle comme c'était fort, brutal même. Un désir dangereux, qui m'empêchait de tenir en place.

Tout a commencé à Tours, je venais d'avoir treize ans.

Sa famille habite un grand appartement dans le centre-ville tourangeau. Murs blancs, meubles épurés, tapis de luxe. Le père, la mère, les deux frères. Une apparente douceur. Des livres partout, les deux parents enseignent, l'un la littérature, l'autre la philosophie. Dans le salon, on parle des *Grands Textes* et de la *Grande Musique*. Le reste ne vaut pas un coup d'œil. Lorsque des amis viennent dîner, la fumée des Gauloises brunes patine l'atmosphère, les rires entendus arrivent jusqu'à sa chambre, les discussions animées, voire raides, sur la politique de Mitterrand, le scandale de la loi Savary, la percée de Jean-Marie Le Pen avec sa gueule de pirate, le dernier film de Lanzman, *Shoah*. Elle en perçoit des bribes, n'y comprend pas grand-chose. Les méchants sont à droite, sans aucun doute.

Elle a grandi en rêvant, absente au monde. La comtesse de Ségur, Candy, Zora la rousse, compagnes de route. Des héroïnes fortes, auxquelles elle voudrait un jour ressembler.

Mais, pour l'instant, elle se tait.

Très bonne élève, elle traîne ses chaussures chics au conservatoire, petit violon au bout de son bras. Il grince vigoureusement, sous l'impulsion persévérante de son archet. Elle n'est pas douée, on le lui a assez répété, mais elle s'adapte à toutes les consignes. Elle se plie volontiers à l'autorité, travaille son

violon comme on le lui demande et obtient peu de résultats, à croire que la méthode ne fonctionne pas. Il n'y a aucun plaisir à sortir l'instrument de son étui. Elle s'en passerait volontiers. Elle a pris l'habitude de ne jamais écouter son désir, mais plutôt celui des autres, celui de sa professeuse, Mlle Taleis, par exemple, coupe au bol, pantalon évasé en velours jaune, démodée, stricte et sèche.

On la veut violoniste, souriante, bonne élève, conciliante, discrète et polie, on lui a appris les bonnes manières et le bon goût. Si elle passe des heures à rêver à la fenêtre de sa chambre, à danser, exaltée, sur des musiques païennes inventées au fil de son imagination, personne ne le sait. Ces moments sont réservés à l'intimité, et savent rester assez honteux pour ne jamais se révéler au grand jour. Elle sortira de son cocon, elle en est persuadée, il y a en elle une boule de feu, qu'il faut contenir, pour l'instant, parce qu'elle n'est qu'une enfant, et que, ici, les enfants obéissent. Elle s'en accommode, elle attend. Elle ne se rend pas compte qu'elle étouffe.

La mère appelle « À table ! » et la famille se retrouve pour partager le repas, autour de la table bistrot en marbre de la cuisine. On se tient, coudes serrés au corps. On parle devoirs, notes, élèves, concepts, philosophie. Parfois des disputes aiguës éclatent entre les parents.

Le dimanche matin, elle musarde dans son lit. Elle a froid aux pieds et se fiche la trouille. Des ombres donnent vie aux petits fauteuils en rotin, peints en rose, que sa mère a chinés à la brocante. Il prend des airs de cauchemar, ce salon naïf. Parfois, une écrevisse traverse son lit, sous le drap et la couverture. Une étrange sensation de froid cartonné, soudaine. Elle a juste le temps d'apercevoir la bête rose se carapater le long de ses jambes. Et puis l'ours, tapi derrière le rideau, qui la guette, toujours.

Derrière ce rideau, il y a aussi les parents qui se quittent, crient, s'étripent, ne prennent plus la peine de berner les enfants avec la douceur. Derrière ce rideau, il y a un garçon vieux, à qui elle a naïvement donné la confiance de ses douze ans, devenu un monstre griffu.

Derrière ce rideau, il y a un début d'adolescence dans la colère, la mélancolie, l'amertume. Et l'envie d'en découdre, de partir d'ici, d'aller voir ailleurs.

Comme une branche que l'on casse, le chemin se tord. Il est temps. C'est maintenant.

Sur des feuilles volantes, elle écrit sa rage en vers de mirliton. Elle défie les colosses, ne fait plus ses devoirs, boude, ne rentre plus à l'heure. Elle se prend à rêver d'une vie flamboyante, rebelle. Elle ne veut plus plaire et attaque son carcan au burin. En 1985, elle a treize ans, elle va vivre comme personne n'a jamais vécu jusque-là, c'est une promesse qu'elle s'est faite. Elle se découvre une énergie explosive qu'elle manœuvre avec une grande maladresse. Elle ne veut plus de ce qu'on lui propose. Un point c'est tout. *Allez tous vous faire foutre.*

Au début, le désir est flou, mal contrôlé. Il y a une immense envie d'arrachement, de changement, mais elle ne sait pas comment s'y prendre. Faut-il commencer par détruire pour mieux rebâtir ? Faut-il s'enfuir ? Cela vaut-il la peine d'être cruelle ? Mourir, est-ce une option ? Ce serait un grand chambardement, c'est sûr. Elle pourrait menacer, tout simplement, s'approcher du précipice, pour voir si le bon chemin se trouve près du danger. Tous les choix sont possibles. À condition qu'ils collent avec le bouillonnement orageux qui circule dans ses veines.

C'est au moment où elle est prête à toutes les conneries, que l'histoire commence. L'histoire de son premier groupe, Myosotis. Et, quand on y pense, cette option-là est loin d'être la pire envisagée.

Julie mène sa vie de collégienne, le cœur souvent lourd. Une tristesse poisseuse lui colle à la peau, elle ne sait pas pourquoi, se pose peu de questions, apprivoise, s'adapte. C'est donc, cela, grandir ? Être triste ? Il est inconcevable de poser une question pareille à quiconque, alors, ça sainte, ça suce, ça glue.

C'est un mardi, en juin 1985. Les journaux font leur une sur l'entrée de l'Espagne et du Portugal dans l'Union européenne. Laurent Fabius, le Premier ministre, se rend à Berlin-Est, traverse le mur infranchissable. Elle rentre du conservatoire, le violon vissé à la main, au côté de Sylvestre, qui étudie la contrebasse depuis très peu de temps. Probablement une fin d'après-midi, après les cours à l'école, suivis des cours au conservatoire. Les voitures sont vert bouteille et bleu métallique, de grands poteaux gris ornés d'un vumètre servent de parcètres, 2 francs la demi-heure.

Elle papote, avec Sylvestre, de disques de jazz qu'elle connaît mal, puis elle lui explique que la philosophie, ce n'est pas comme *la philosophie de la vie*, ce n'est pas *chacun a le droit de penser ce qu'il veut*, il y a des lois, des textes, des *concepts* à respecter. Elle emploie le mot « concept ». Elle se sent pimbêche, à répéter ce qu'elle entend à la maison, sans y comprendre grand-chose. Il la regarde comme une emmerdeuse. Elle se dit qu'il faut qu'elle arrête avec ses façons. Personne de son âge n'emploie des mots pareils. On dit *j'te dis pas l'angoisse*, on dit *j'ai le droit de penser ce que je veux*, on dit *la société c'est de la merde*. Sylvestre est une des rares personnes qui lui soient sympathiques à l'école de musique. Il écoute du jazz, il est marrant. Elle n'a pas envie qu'il la prenne pour une *grosse intello*.

Ils passent devant le jardin des beaux-arts, où dort pour toujours Fritz, l'éléphant empaillé.

Sylvestre est grand, très maigre, porte des lunettes sous une touffe spectaculaire de cheveux bouclés. Ses mouvements

sont étranges, sans doute sa taille et sa maigreur qui donnent l'impression de voir ses os bouger. Ses mains aussi sont énormes, des battoirs au bout de bras trop fins. Quand il marche, il ressemble à un élastique géant. Un miracle de constater qu'il tient debout.

Julie a emprunté à son grand frère un teddy des années cinquante, rouge et noir, avec une tête d'Indien sur la poitrine, sur lequel elle a épinglé un badge « Touche pas à mon pote », en cachette. Ses parents trouvent qu'elle est trop jeune pour afficher ainsi une opinion politique, quelle qu'elle soit, et puis ils n'aiment pas quand elle se comporte *comme tout le monde* – c'est bon, là-dessus, elle est à l'abri. Il fait bien trop chaud pour porter un manteau, mais elle commence à choisir son look, premier pas vers l'indépendance. Elle a réussi à se faire acheter une paire de chaussures à semelles en crêpe, bordeaux et noir, vernies. Sylvestre, lui, est habillé d'une marinière à manches courtes, qui dévoile légèrement son nombril s'il lève les bras, d'un pantacourt jaune pastel et d'espadrilles à rayures.

Ce jour-là, il lui propose de « boire un pot » place Plumereau.

Elle répond : *grave*, ça lui donne un air cool. Elle ne dit pas que c'est la première fois qu'on l'emmène sur *la* place, il faut donner l'impression d'avoir tout vu. Elle excelle dans l'art de paraître, cacher ses émotions, faire croire qu'elle est quelqu'un d'autre. Elle s'y trompe elle-même.

La place Plumereau est un lieu renommé, mythique, qui réunit la jeunesse tourangelle, la cour du roi.

C'est sur cette place que les cœurs battent. Elle est carrée et occupée par les terrasses d'une dizaine de bars. Le bar des bourgeois, on dit BCBG, bon chic, bon genre, le bar des junkies, le bar de ceux qui écoutent de la pop anglaise, le bar des babs, le bar des New Wave.

Entrer place Plumereau, c'est un peu, déjà, monter sur scène. Il y a la table des stars de luxe. Jean 501 qui rentre dans la raie des fesses et aux déchirures stratégiques, queue-de-cheval, mocassins, chaussettes Burlington apparentes sous le revers du pantalon, pile à la cheville, pour les filles. Cheveux mi-longs pour les garçons, pantalons de toile, chemises qui viennent du magasin Volume (seuls les Tourangeaux de mon âge riront à cette évocation), vestes de chasse pour les garçons. Pour tous, noms de famille à rallonge, maisons, châteaux, demeures dans les alentours de la ville, donc scooters. Ils ont, garçons comme filles, cette façon de se tenir en danseuse classique, un pied devant, en canard, et les deux mains posées sur un déhanché accentué.

Il y a les fans de New Wave, des romantiques suicidaires, qui dansent en pianotant d'un doigt sur un clavier synthétique. New Order, The Cure pour les plus grands, Indochine pour le collège, XRay Pop pour les stars locales. Grands impers noirs, cheveux hirsutes couleur corbeau, maquillage complet pour les gars. Pareil pour les filles, mais avec minijupes, bas résille et talons hauts.

Les junkies ont plutôt des looks de rockers. Perfectos noirs, jeans serrés noirs, santiags courtes ou creepers, cheveux longs derrière, ou simili-banane. Les années quatre-vingt étaient, déjà, à l'époque, un grand retour des années cinquante. Les filles portent des robes de fripes fifties, ou la même panoplie que les gars. Parfois, on remarque quelques Adidas trois-bandes. La drogue dite « dure » circule partout. Le sida contamine dans l'ombre. On en parle, il existe, mais on ne va pas encore aux enterrements.

Les « popeux » se prennent pour The Smiths. Propres sur eux, revers cassés sur les Clarks basses, T-shirts à messages intelligents, coupes de fils à papa étudiées, blousons de Mods. Ils sont en fac d'anglais.

Les punks ne sont pas assis en terrasse, mais par terre. Entourés de bouteilles de Jenlain. Ils titubent vers les passants, leur demandent quelques francs, pour pouvoir se défoncer tranquilles. Ils pissent contre le mur. Parfois, ils hurlent, juste pour le bruit. Chaque tribu possède sa star. Je me souviens encore des prénoms, surnoms... Moustique, JD, Dü, Fafa, La-Plus-Belle-Fille-de-Tours. Tous blancs. Sauf Nadjé-le-Fou et Alfred.

Évidemment, dans la faune, certains ne trouvent pas leur camp et mélangent les genres. Des New Waves à Santiags, des Junkies pop, des Babs Punks. Toutes les combinaisons sont possibles.

Je suis récemment retournée place Plumereau. Il y a toujours les maisons du Moyen Âge, les bars – qui ont changé, mais pas tous –, les terrasses, les jeunes gens. Lorsque j'étais même, en un coup d'œil, je savais qui était là, quelle caste, quelle star locale, où j'allais m'installer. Aujourd'hui, je ne vois plus qu'une place de province. Tout a disparu à mes yeux. Est-elle ici, la nouvelle génération, à regarder la vieille de quarante-six ans débarquer dans son fief? Je ne sais pas, mais je peux me voir, il y a trente-trois ans, m'asseoir au café des Trois Rois avec Sylvestre. Je peux la regarder, cette ado frondeuse, sortir en furie de l'enfance.

Une brise tiède de printemps chatouille ses joues. Elle commande une bière, loin d'en être à sa première fois. Avec sa bande du collège, ils boivent, ils fument, ils *roulent des pét'*.

Une silhouette se rapproche de leur table, une fille, comme elle n'en a vu que dans les films. D'une beauté sidérante, brune, taches de rousseur, yeux clairs. Son look unique la distingue de tout ce que la petite apprentie rebelle a jamais approché – peu de chose, à vrai dire. Elle porte une robe longue en

tissu de rideau vert sapin, un chignon géant sur le haut de la tête, enserré dans un fichu noir, les yeux encadrés d'un trait de khôl épais, la bouche marron foncé. Elle s'approche, reconnaît Sylvestre, pose sur la table un petit sac à main en osier tressé.

– Salut, les cons.

Et commande une bière.

Clarisse.

Le plus fascinant, pour Julie, c'est cette incroyable assurance. Clarisse lui apparaît comme *la* nana qu'elle voudrait être. Aucune hésitation, aucune fesse entre deux chaises. Clarisse sait qui elle est, exactement. Elle n'hésite pas entre l'intello, la rebelle triste, le bébé mal grandi. Clarisse occupe une place qu'on lui a donnée dès la naissance. Clarisse ne cherche pas, ne tergiverse pas. Clarisse *est*. Et cela paraît facile et confortable. Une personnalité grandiose, voire grandiloquente, excentrique, bruyante, libre. Des fautes de français sans un battement de cils, un vocabulaire de charretier, les coudes sur la table, les jambes écartées, la voix forte, aux accents populaires, des vêtements insortables.

Le sourire jusqu'aux oreilles, Julie écoute.

Clarisse pointe du doigt la petite boîte du violon, posée par terre.

– Et toi, ma grosse, tu joues du biniou ? Mais elle est toute petite, ta bite à côté de celle de Sylvestre ! Au fait, Sylvestre, elle est où ta grosse boîte, à toi ?

– Je l'ai laissée au conservatoire, elle se repose un peu.

Clarisse éclate de rire, gorge déployée. Elle reprend :

– Moi, j'aime bien la taille moyenne, à six cordes. Ni trop grande, ni trop petite.

– Tu joues de la guitare ?

– Ouais.

Clarisse est très belle.

Julie attaque, légère brisure dans la voix.

- T'es en quoi, toi ?
- Seconde, à Debré, avec les babs et les dealers. J'apprends le dessin, et toi, ma petite chérie ?
- Cinquième.
- Ah ouais ? Mais t'as redoublé combien de fois ? T'es con ou quoi ?

Julie a l'air beaucoup plus vieille que son âge. Clarisse s'intéresse, teste.

Bien sûr, la fascination immédiate que Julie éprouve pour Clarisse est réelle, sincère, mais elle est trop jeune et manque d'expérience pour discerner l'incroyable fragilité, les failles, la tristesse dont est constituée cette grande gueule de province.

Que se passe-t-il entre elles ? Chacune découvre en l'autre un monde étrange et inconnu, attisant la curiosité. Mais par en dessous, à l'encre sympathique, elles se reconnaissent. Deux jeunes filles qui se sont promis une vie extraordinaire, deux enfants perdues, chacune à sa façon, deux gamines qui n'ont pas d'autre choix que d'avancer, deux boules de feu. Pour Julie, c'est un début, elle cherche, tâtonne. Pour Clarisse, c'est une question de vie ou de mort, depuis longtemps déjà.

La rencontre continue.

Julie écoute, regarde. L'autre fanfaronne. Julie tente de garder le cap face à cet aplomb incroyable. Elle se sent minuscule et fade. En quelques minutes, la môme de treize ans est béate d'admiration, subjuguée. Clarisse joue la gouailleuse, en rajoute. Plus les mots se dégueulent, plus elle s'en amuse. Son humour est acide, presque méchant. Une Arletty de la place Plumereau. La Julie de 85 entre dans la danse, tente la repartie, s'en sort plutôt bien. Elle navigue à vue, Clarisse mène.

Sylvestre assiste à la rencontre, fierot d'être à la table des filles. Ils commandent une autre bière. La Julie de 85 tient très, très bien l'alcool. Ils trinquent. « Dans les yeux ! »

Ces trois-là ne décident pas tout de suite de monter leur groupe, non. Ils se revoient plusieurs fois, créent des liens, ne se quittent plus.

Ils se donnent régulièrement rendez-vous à l'Atomic Café, dans un renforcement de la place. À trois, ils sont plus forts, ils sont déjà une bande. Ils passent le pas de la porte vers dix-huit heures, accueillis par Tears for Fears, A-ha ou Eurhythmics, puis doivent rentrer chez eux pour le dîner. Très vite, à l'Atomic, on les reconnaît. De nouvelles têtes s'assoient à leur table, on se marre, on s'alpague, le bar est minuscule.

– Allez, Julie, sors-nous ce violon, qu'on t'entende !

– Non, pas ici. Un jour peut-être. Mais pas maintenant.

– On va finir par douter de ce que tu trimballes dans cette boîte en bois. Un cadavre de chat peut-être ?

– J'en tire à peu près le même son, je dirais.

Un samedi soir, dans le grand salon de l'appartement des parents de Sylvestre. Quelqu'un a apporté une guitare. Clarisse joue et chante une chanson folk, à la Emilou Harris. Julie n'en croit pas ses yeux ni ses oreilles. Son amie, elles sont amies maintenant, est la *gonzesse* la plus cool du monde. Une voix *démente*. Elle ne peut pas détacher les yeux de ce visage qui chante.

Sylvestre se précipite dans sa chambre pour en ressortir armé de sa contrebasse.

– Et si vous montiez un groupe ? avait dit une des filles présentes.

– Ah oui ! Et on entendrait enfin le violon de Julie !

– Le chat mort, tu veux dire ?

– J'aimerais bien monter un groupe.

Un silence.

– Chiche ?

– Chiche.

Puis ils ouvrent quelques bières en écoutant le Jazz-Butcher, les Housemartins et Cocteau Twins. Ils trinquent au *Groupe de cons* !

En 1985, pour entendre de la musique, il faut posséder des disques, aller chez les disquaires, écouter la radio.

Chez ses parents, la radio est calée sur France Musique toute la journée, du classique non-stop en fond sonore. Parfois, la mère pose sur le tourne-disque un trente-trois tours qui hurle un opéra et retrouve sa fille transformée en statue de glace. Quelques minutes de France Musique suffisent à lui serrer le ventre, lui donner envie de fuir.

À part quelques disques mythiques comme ceux de Barbara, Brassens et Leonard Cohen, la musique populaire est inexistante chez elle.

Et pourtant tellement attirante. Une chasse au trésor, un secret bien gardé, un milieu d'initiés. Parfois, elle retrouve ses copains du collège autour d'un tourne-disque. Un grand frère a rapporté le dernier Cure. Ils l'écoutent dix fois de suite, ils chantent en chœur « Close To Me », *en faisant nétour le oinj*. Le son procure des émotions nouvelles, les pochettes sont fascinantes, ils se racontent les histoires qui vont avec. La coupe de cheveux de Robert Smith paraît excentrique, extraordinaire, et puis un homme qui se maquille ! Ce mec est fou. Elle peut observer les photos pendant des heures, imaginer sa vie, la tête des gens quand ils le croisent dans la rue.

Un ami de son frère oublie à la maison un disque de Bauhaus, « Bela Lugosi is Dead ». La musique est tellement béante, chargée d'électricité, qu'elle l'écoute en cachette, quand ses parents ne sont pas là. Le groupe fouille si intimement que personne n'a l'autorisation d'assister à ce qui prend l'allure

Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

Retrouvez le catalogue des éditions Globe
sur le site <http://www.editions-globe.com>



Et suivez notre actualité sur Facebook et Twitter